

Celui qui se moque du crocodile, n'a pas traversé la rivière.



Alle rechten voorbehouden - Tous droits réservés

Décor. *A jardin, au deuxième plan, deux tables. Encombrées de feuilles, de notes, de livres, d'articles ... une chaise en plastique et une chaise en bois, un sac plein d'objets au pied de la table, des vêtements posés sur le dossier de la chaise (impression de travail en cours). Des bouteilles d'eau minérale et de bière entamées.*

Côté cours, au premier plan, un tableau noir où est accrochée une carte de l'Afrique. Ce tableau se couvrira, au fur et à mesure du spectacle de documents, de photos, d'objets, ...

Pendant l'entrée du public, les deux acteurs sont assis et préparent leurs affaires, ils saluent de temps en temps une connaissance ...

Guy : Bonsoir, je m'appelle Guy Theunissen, je suis metteur en scène et comédien. Je suis Belge. Je suis également directeur d'une Compagnie théâtrale, « La Maison éphémère ».

François : Bonsoir, je m'appelle François Ebouele, je suis comédien et directeur, avec mon ami Martin Ambara, d'une compagnie au Cameroun, les Ménestrels. Mais j'habite en Belgique, comme Guy. Depuis trois ans

Guy : Moi depuis toujours. C'est dans le cadre de mon travail que j'ai fait la rencontre du continent africain. Tout au moins d'une partie de ce continent. Depuis une douzaine d'années, au travers de plusieurs spectacles en Afrique, j'ai vécu bien des aventures, des rencontres passionnantes, des rencontres parfois difficiles mais des rencontres souvent agréables. Et parmi ces belles rencontres, il y a eu François.

François : Merci. Moi aussi, j'ai rencontré l'Europe à travers mon travail : à l'occasion de créations ou de tournées de spectacles. Guy et moi, on s'est rencontré dans mon pays, au Cameroun (*il montre sur la carte de l'Afrique*).

Guy : dans l'aisselle de l'Afrique.

François : Et nous sommes devenus amis.

Guy : Pour en arriver là, nous avons dû traverser la rivière.

François : Quand tu arrives dans un continent que tu ne connais pas, tu arrives sur la pointe des pieds. Tu ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté de la rivière, et pourtant, il faut bien que tu traverses.

Guy : Celui qui se moque du crocodile

François : ... n'a pas traversé la rivière.

François : on ne sait pas où on débarque, on n'en sait que ce qu'on nous en a dit. Ce que les voyageurs qui t'ont précédé ont bien voulu t'en dire.

Guy : Ce qu'on en a vu à la télé. Ce qui est écrit dans les journaux. Ce que les gens de là-bas qui sont chez toi, t'ont raconté de là-bas ...

François : Et puis tu arrives là-bas, au Nord.

Guy : Et puis tu arrives là-bas au Sud.

François et Guy : Et c'est pas toujours ce que tu avais prévu.

François : Celui qui se moque du crocodile, n'a pas traversé la rivière.

Guy : Moi, je suis blanc, ça, vous le voyez tous ... eh bien, je ne m'en étais jamais rendu compte. C'est le jour où j'ai débarqué pour la première fois en Afrique que je l'ai découvert. Et après, tu t'en rappelles tout le temps. On te le rappelle tout le temps. Soit parce que tu es là où on t'attend : au CCF, dans un restaurant où on sert des pizzas. Ou là où on ne t'attend pas : au marché du quartier, dans un Canal Sat. Dans ces cas là, on te regarde du haut en bas, surtout les mamans.

François : C'est vrai qu'il y a des endroits en Belgique où je me sens ... bizarre. Quand je me suis installé à Bruxelles, l'évidence voulait que je fréquente la diaspora africaine : le quartier Matongé, les bars et les restos africains. Mais, comme je venais de quitter mon pays, il était vital pour moi de rencontrer d'abord la communauté artistique pour me reconstruire un avenir dans mon métier. Je fréquentais alors les théâtres, les musées. Quand tu visites une expo, tu sens des regards qui se posent sur toi ... chaque personne qui entre te dit bonjour en souriant très fort (*il mime*). Le gars à l'entrée en oublie même de te prendre ton billet. Et je ne te parle pas de soirées de Première au Théâtre national : noir de blancs et toi au milieu comme un grain de café tombé du ciel. Et là, tu dis - Mon Dieu, faites que je devienne invisible aux yeux de mes semblables.

Guy : Moi, dans ces cas-là, je tente désespérément de montrer que je ne suis pas blanc.

François : Ca, c'est difficile !

Guy : Enfin, que je ne suis pas QUE blanc

François : Et comment tu t'y prends ...

Guy : J'essaye de vivre le plus possible comme A Dakar. Je découvrais à peine l'Afrique. On m'a offert une tenue traditionnelle. Et ... je l'ai mise, pendant plusieurs jours.

François : Non !? Tu n'as pas fait ça !

Guy : Si ! (*Au public*) Je ne sais pas s'il y a parmi vous des gens qui ont l'intention de voyager en Afrique prochainement ... Ne faites jamais ça, si un jour vous allez à Dakar, ne faites jamais ça. A moins que vous vouliez vous faire emm ... vous faire assaillir par tous les vendeurs, tous les importuns, tous les inopportuns que compte le coin du matin au soir.

François : Mais tu cherchais quoi là, tu voulais qu'on t'appelle Moussa ou Ibrahim ... ? Abdoulaï Theunissen ! Tu sais un morceau de bois jeté dans l'eau ne deviendra jamais poisson. Regarde !

Il montre son bras à côté de celui de Guy : différence de couleur et la comparaison de diverses parties du corps continue. Il enlève son T-shirt. La différence n'est plus dans la couleur mais dans la façon dont nous sommes bâtis (François est très athlétique et Guy est ... Guy). Guy et François se retournent et regardent dans le pantalon l'un de l'autre. François revient vers le public hilare et Guy aussi.

François va chercher un crayon de maquillage noir et écrit sur le torse de Guy : « Je m'appelle François Ebouele. 1971. Kongsamba ».

François : Je suis François Ebouele, je suis né à Kongsamba au Cameroun en 1971. Je suis François Ebouele, fils d' Ekouele, Ekouele fils de Mongo, Mongo fils de Boussa, Boussa fils de Epo, Epo fils de Mbem, Mbem fils de Nkola, Nkola fils de Djombe, Djombe fils de Nzoke, Nzoke fils de Ndema, Ndema fils de Epo, Epo fils de Ekouma, Ekouma fils de Gwambo,

Gwambo fils de Senge, Senge fils de Ekoute, Ekoute fils de Epopa, Epopa fils de Mboki, Mboki fils de Nkol.

Guy va à son tour chercher un crayon de maquillage blanc et écrit « Guy Theunissen. 1963. Hasselt. Belge »

Guy : Je suis né à Hasselt, en Flandre, mais j'habite en Wallonie. Je suis flamand. Je suis Guy Theunissen, fils de Joseph Theunissen et de Mia Spaas, mon grand-père paternel s'appelait Léon Theunissen, mon arrière grand-père, Joseph Theunissen, fils de Léon Theunissen, lui-même fils de Joseph Theunissen, lui-même fils de Léon Theunissen, comme ça à l'infini

François : Et toi, tu t'appelles Guy.

Guy : C'est mon frère aîné qui s'appelle Léon mais déjà, il préfère Léo. Nous étions quatre frères, je suis le seul à avoir un fils et il s'appelle ... Elie

François : Comme le prophète !

Guy : ... la chaîne est rompue ! Je suis né le 28 décembre 1963. Maman m'a toujours raconté qu'un mois avant ma naissance, lorsqu'elle était enceinte de moi, elle s'est retrouvée devant la vitrine d'un marchand de télévisions à Liège. Tout le monde pleurait car passaient en boucle, les images de l'assassinat de JF Kennedy. Je suis également né deux mois après le décès d'Edith Piaf et de Cocteau qui sont morts le même jour, le 11 octobre. 1963, c'est l'année de la première condamnation de Nelson Mandela, il sera condamné à perpétuité l'année suivante et restera en prison pendant 27 ans.

François : L'année du discours de Martin Luther King.

Guy : « I have a dream ... », en novembre je crois !

Guy prend le texte du discours en Anglais et François traduit

Je rêve qu'un jour cette nation se dressera et fera honneur à la vraie signification de son credo: "Nous tenons ces vérités comme évidentes, que tous les hommes sont créés égaux."

Je rêve qu'un jour sur les collines rouges de Georgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés par la couleur de leur peau, mais à la mesure de leur caractère.

J'ai Un Rêve Aujourd'hui!

Je rêve qu'un jour, au fin fond de l'Alabama, les petits garçons noirs et les petites filles noires pourront aller la main dans la main avec les petits garçons blancs et les petites filles blanches, comme frères et sœurs.

J'ai un rêve aujourd'hui !

I have a dream that one day this nation will rise up and live out the true meaning of its creed : "We hold these truths to be self-evident : that all men are created equal."

***I have a dream** that one day on the red hills of Georgia the sons of former slaves and the sons of former slave owners will be able to sit down together at a table of brotherhood.*

I have a dream** that my four little children will one day live in a nation where they will not be judged by the color of their skin but by the content of their character. **I have a dream today!

***I have a dream** that one day down in Alabama, little black boys and black girls will be able to join hands with little white boys and white girls as sisters and brothers.*

François: I have a dream today.

Guy fait un bruit de coup de feu et lance ses feuilles en l'air ...

Guy : 1968 !

(Un temps)

François : Je suis né en 1971, l'année de l'exécution par fusillade de Ernest Ouandjié. Grande figure de la résistance camerounaise, d'abord au colonialisme et ensuite au pouvoir en place qui était resté sous le dictat des anciens colons. Assassiné comme l'ont été ses amis Ruben Um Nyobé et Félix Moumié.

Guy : Martin Paul Samba !

François : Martin Paul Samba. Un grand résistant à l'occupant allemand, lui aussi fusillé, en 1914. Deux balles n'ont pu le tuer : un mouchoir blanc le protégeait. Avant la troisième balle, il a jeté son mouchoir en disant : -Vous pouvez me tuer mais vous n'aurez jamais le Cameroun. Et quelques jours après, une coalition franco-britannique chassait les Allemands du Cameroun.

Guy : 1971, l'année de la disparition de Jean Vilar, le créateur du Théâtre National Populaire en France et du Festival d'Avignon.

François : Et encore l'année où Louis Armstrong est parti jouer de la trompette avec les anges.

Guy chante un extrait de la chanson de Nougaro : Armstrong, je ne suis pas noir ... et François répond –Je suis blanc de peau.

Guy : En 2003, je suis à Yaoundé, au Cameroun, dans le pays de François, pour la tournée d'un spectacle au festival des RETIC. Malheureusement, à la fin de ce festival, j'ai un problème avec deux des comédiens de la distribution, problème d'argent. Les négociations se passent très mal et je suis obligé de les remplacer pour continuer la tournée à Paris puis en Belgique. Et sous les recommandations d'un ami commun ... Olivier Makoumbou qui faisait partie du spectacle,

François : Guy fait appel à moi.

Guy : On se rencontre.

François : On se plaît et ...

Guy : Tu n'es pas libre !

François : A l'époque, je suis engagé dans un autre projet.

Guy : Et tu ne pourras pas partir avec nous !

François : Mais ce ne sera que partie remise puisque aujourd'hui ...

Guy et François : Nous sommes là !

Guy : En 2004, en octobre exactement, je débarque à Yaoundé pour 1 mois et demi afin de créer « La résistante » avec Mbile Yaya Bitang – qui a, elle aussi, participé à la mise en scène de cette aventure-ci - et Zigoto Tchaya, comédien camerounais comme Yaya. Et j'emmène dans mes bagages l'actrice belge ... Catherine Salée que je présente à mon ami François.

On entend un morceau de Bikutsi et François et Guy entament une danse effrénée.

François : Ce soir là nous avons dansé le Bikutsi jusqu'au bout de la nuit.

Guy : Ces deux là se rencontrent, se plaisent et en ... 2007, ils se marient.

Guy : Et qui est le témoin du mariage ? *(Guy salue)*

François : Guy Theunissen !

Guy : Et où se passe le mariage ? *(même jeu)* Dans la maison de

François : Guy Theunissen !

Guy : Et qui présente la future mariée au Papa de François ?

François : Guy Theunissen !

Guy : Et qui est le père de son enfant ? *(même jeu)*

François : François Ebouele ! Revenons en 2004.

Guy : En 2004, nous créons donc le spectacle « La Résistante » au Festival des Rétics à Yaoundé et le papa de François est là. Pour la toute première fois, il allait voir son fils faire le théâtre.

François : Je jouais un spectacle où je réglais mes comptes avec la religion ... A la fin du spectacle, il m'a serré dans ses bras. Je n'ai jamais su si ce spectacle lui avait apporté la réponse à la question qu'il m'avait posée 10 ans plus tôt.

(Rituel de « Histoire-raconte », c'est un rituel de conteur au Cameroun et ailleurs ...)

François : *(Annonçant)* 10 ans plus tôt, ... sur la terrasse de la maison de mon père à Edjogmoa.

(Installation de deux chaises, Guy joue le rôle du père et François, le rôle du fils).

Guy : Mon fils, prend la bière, là ! Il faut que nous parlions, entre hommes. Tu es beau mon fils !

François : C'est grâce à toi Papa ...

Guy : Merci Mon fils ... Tu es intelligent mon fils !

François : C'est ton intelligence que tu m'as transmise !

Guy : Merci mon fils. La bière est bonne mon fils !

François : C'est parce que je la bois avec toi !

Guy (*en aparté*) : Ca s'est vraiment passé comme ça ?

François : (*même jeu*) Non, pas tout à fait, mais c'est pour que l'histoire soit bien racontée.

Guy : (*reprend le jeu*) Je suis fier de toi mon fils (*un temps*) il y a une question que je veux te poser depuis. Il y a trois ans, tu as réussi brillamment l'examen d'entrée à la gendarmerie. Qui est très difficile : il y avait pas beaucoup qui avait réussi. Pourquoi tu n'es pas gendarme ?

François : Il n'avait pas cet accent-là, tu sais !

Guy : Ah ! Mais c'est pour que l'histoire soit mieux racontée. Pourquoi tu n'es pas gendarme ?

François : Les temps changent Papa. J'ai changé de voie, aujourd'hui, je fais le théâtre.

Guy : Mmmmh ! Tu fais le théâtre ? (*un temps*) C'est bien ! Et le théâtre là même, c'est quoi ?

François : Le Théâtre c'est ... comme Jean-Michel Kankan.

Guy : Ah ! Tu racontes les histoires pour faire rire les gens.

François : Non papa. Au théâtre, parfois on rit et parfois on pleure. Moi, je ne fais pas vraiment le théâtre qui fait rire.

Guy : Alors tu fais quoi ?

François : ...

Guy : (*s'avance vers le public. Il réfléchit. Se demande ce qu'il pourrait répondre si on lui pose la question du métier de son fils.*) Mon fils là, a un métier ... c'est bien ... (*un long temps*) il fait pleurer les gens !

Guy et François rient.

Guy : (*lance le rituel*) Histoire !

François : Raconte !

Guy : Histoire !

François : (*Avec le public*) Raconte !

(ad libitum)

Guy : Dakar 2001.

Il prend une chaise et imite le bruit d'un taxi. Guy réagit ...

Guy : Taxi, s'il vous plaît !

François fait mine de s'arrêter

Guy : (*il s'adresse à François*). Salâm Halekoum,

François : Malekoum Salâm

Guy : Je voudrais aller à Liberté 6, quartier mosquée, terrain de basket. Vous connaissez ?

François fait signe de monter.

Guy : (*s'apprête à monter mais se ravise*). C'est bien 200-200 ?

François : Oui oui, 200-200 ! (*Au public*) A l'arrière du Taxi !

Guy prend la porte arrière imaginaire et dans le même mouvement François passe à l'arrière en reculant la chaise. Il est maintenant une maman noire « nombreuse ». Guy tente de trouver une place dans le taxi archi bondé.

François : (*en maman*) Hé toi, le blanc !

Guy : (*sortant du jeu*) Ca m'énerve ça !

François : (*idem*) Quoi ?

Guy : Est-ce que je m'adresse aux gens en leur disant : -hé toi le Noir.

François : (*en François*) Ben ça n'aurait pas de sens !

Guy : Pourquoi ?

François : (*en François*) Parce que là-bas, on est tous Noirs. C'est comme si moi j'allais sur la Grand place de Bruxelles et que je demandais mon chemin en disant : - Hé toi le blanc Ce serait ... bizarre.

Guy : Oui, bon ... là, tu contournes le problème. On en reparlera ...

François : (*reprenant le rôle de la Maman*) « Hé toi le blanc ! »

Guy : Excu ... Je m'appelle Guy !

François : (*en maman hilare*) Ah excuse-moi papa si je suis nombreuse. Hé, pourquoi tu prends taxi clando ?

Guy : Euh, parce que le taxi, c'est trop cher. Mille francs, mille francs c'est trop cher. Alors je préfère 200-200.

François : C'est trop cher ?

Guy : Oui, tous les jours mille francs- mille francs aller et retour et parfois plusieurs fois sur la même journée, c'est trop cher.

François : Pour toi. Pour un toubab comme toi là, c'est trop cher !?!

Guy : Euh ... oui !

François : Tu as pas l'argent en France ? Un papa comme toi, tu as pas l'argent ?

Guy : Je suis Belge, je viens de la Belgique !

François : Ah, Belgique ! *(Un temps)* C'est où en France ?

Guy : La Belgique, c'est un pays ... Bruxelles, vous connaissez ?

François : Ah, et dans la Belgique là, il y a pas l'argent ?

Guy : Si, c'est pareil qu'en France.

François : Alors tu as l'argent ! Les blancs, ils ont l'argent !

Guy : Comment tu sais que je suis papa ?

François : Parce que tu es vieux !

Guy : Ah. *(Un temps de celui qui ne sait pas comment le prendre)* Eh bien oui, j'ai un enfant

François : *(Maman François éclate de rire et commente dans sa langue cette information absurde avec ses voisines)*. Un enfant ! Mais, tu es paresseux ! Tu as un problème ?

Guy : Et vous, vous avez des enfants ?

François : *(éclat de rire)* Eeeeh ! *(il-elle parle avec ses voisines du taxi en langue, manifestement la question fait rire tout le monde)*. Beaucoup d'enfants, beaucoup ...

Guy : Des garçons, des filles ?

François : Beaucoup des garçons beaucoup ... et puis des filles !

Guy : combien ?

Guy : *(Un temps, rien ne bouge puis, au public)*. Silence dans le taxi. Au Sénégal, on ne compte jamais les enfants. Seul Allah a le droit de compter. Qui dénombre ses enfants, amène le malheur sur la famille. Et un enfant malade, c'est vite arrivé ! Et un enfant malade, c'est encore des sous. Et des sous, il n'y en a pas et alors ...

François : Et alors, chez toi, on n'ouvre pas un parapluie à l'intérieur des maisons, ça porte malheur. On renverse du sel, ça porte malheur, non ?

Guy : *(sortant du jeu et s'adressant à François)* Le problème n'est pas là François. Tu sais, on a beau marcher sur la pointe des pieds comme tu disais, des fois on trébuche et personne dans ce taxi ne m'a tendu la main pour me relever. Comment je peux savoir moi qu'il ne faut pas compter ? C'est dommage, tout se passe bien, tu plaisantes, tu bavardes, tu passes un bon moment et soudain, stop !

François : *(sortant du jeu)* Parce que, cette femme pense que tu ne comprendrais pas. Parce que cette femme pense que tu es ...

Guy : Que je suis blanc et c'est bien que chacun reste dans son rôle.

François : Elle t'a déjà appelé papa c'est pas mal. Et puis surtout, elle t'a dit que tu étais vieux !

Guy : Oui, ça je l'ai entendu.

François : C'est un grand honneur d'être vieux.

Guy : Je sais. Quand je suis ici, j'en arrive même à oublier que le matin parfois, en me levant j'ai mal au dos, que je perds mes cheveux et que ma mémoire parfois ...

François : La mémoire parfois nous joue des tours

Guy : Tout à l'heure tu n'as pas répondu à ma question.

François : Quelle question ?

Guy : *(au public)*. Je lui ai dit que je lui en reparlerais.

François : Aaaah, ça !

(Un temps)

Guy : Tu es sur la Grand Place de Bruxelles (au public et quelqu'un t'interpelle de loin : Hé, toi le Noir !

François : Je vous en prie, j'ai un nom, que je m'appelle François Ebouele.

Guy : Et tu ne le prends pas bien ...

François : Tu le vois bien non ?

Guy : Et pourquoi ?

François : *(nerveux)* Pourquoi tu me poses la question ?

Guy : Je cherche à comprendre ! Pourquoi moi, là-bas, je dois supporter qu'à longueur de temps, dans la rue, dans les taxis, on m'appelle « Hé toi le Blanc » plutôt que « Monsieur, s'il vous plaît ».

François : Parce que c'est différent ! Merde, tu cherches quoi là !

Guy : Et pourquoi est-ce différent ?

François : Parce que « Blanc » en Afrique, ce n'est pas la même chose que « Noir » en Europe ?

Guy : Pourquoi ?

François : *(en colère)* Parce que c'est une insulte ! Voilà tu es content ! Tu as ce que tu voulais ? Et pourquoi tu vas là-bas ici si c'est difficile à supporter, si on t'emmerde à tous les coins de rues ?

Guy : Je te retourne la question.

François : Moi, c'est par AMOUR. *(Il montre Guy du doigt)* Contrairement à ce que tout le monde pense.

Guy : Arrête de me montrer du doigt ! Quoi, qu'est-ce que je pense ?

François : Que je suis venu en Europe uniquement pour l'argent !

Guy : Mais ça va pas non ! J'ai jamais dit ça. *(Au public)* Est-ce que j'ai dit ça ? Tu deviens fou ou quoi ?

François : Et arrête de crier sur moi, je ne suis pas ton enfant.

Guy : Ca t'étonne que je hausse le ton. Je suis blessé putain !

François : Comme ça on est quittes.

Guy : On est quittes ??? On est quittes ? Mais merde, tu connais ma maison. Où je t'ai blessé moi ? Je voulais savoir ce qui t'attirait en Europe. Tu sais aussi bien que moi qu'il n'y a pas que l'argent, les grosses bagnoles et puis les trucs qui brillent ? Il y a plein de trucs bien chez nous : l'accès à la culture, les livres. Avoir envie d'un livre et prendre !

François : Eh bien voilà ! Le clou de la soirée ! L'Afrique inculte. Parce que chez moi à Yaoundé il n'y a pas de livres ! Où est-ce que j'ai lu Dumas, où est-ce que j'ai lu Boileau, où est-ce que j'ai lu Zola, Kafka, Ionesco ... Tu connais Tchinou Atchebe, Cheikh Amidou Kan, Eza Boto ?

Guy : Non !

François : Il n'y a pas de livres chez toi en Belgique ?

Guy : *(au Public)* Mais je ne parlais pas de lecture, je parlais d'accès au livre, du choix qu'il y a chez nous. Que tu peux lire ou commander n'IMPORTE QUEL LIVRE. Tu me prêtes des intentions dégueulasses. Tu t'arrêtes sur un détail et tu me sautes dessus ! Tu sais que je ne pense pas ça !

François : Qu'est ce que tu vas foutre là-bas ! Tu n'as toujours pas répondu. ? Pourquoi tu viens travailler en Afrique ? Pas de travail au pays des blancs c'est ça ?

Guy : *(vexé)* Tu arrêtes ça tout de suite ! Je n'ai pas besoin de l'Afrique pour exister professionnellement !

François : Je n'ai pas besoin de l'Europe pour exister, moi non plus ! Je connais les petits poissons de Belgique qui viennent faire gros poisson en Afrique.

Guy : Merde !

François : Merde aussi !

Guy : Non toi Merde !

François : Non toi !

(Ils se séparent furieux)

(Après un long temps, Guy sourit et rit même un peu)

Guy : (par en dessous) Merde toi-même. (Un temps)

François : Merci.

Guy : On ne dit pas Merci quand on dit Merde au théâtre, ça porte malheur ! Et n'oublie pas que tu es mon petit frère et que tu me dois le respect.

François : (un temps) C'est ça ! Et sers-toi de nos traditions tant que tu y es.

Guy : Arrête, je plaisante !

François : En tout cas, tu ne te serviras pas de moi !

Guy : Bon, on se calme. On part en vrille là !

François : Tu aimes ça hein : petit frère – grand frère ...

Guy : Oui, j'aime ça. J'aime pas tout en Afrique, mais ça j'aime ! Tu veux savoir ce que je fous ici, je vais te le dire. Oui, j'aime cet ordre, ces hiérarchies du plus vieux au plus jeune, ce respect. Le jeu des palabres et du pouvoir : comment tout cela se négocie et avec quelle subtilité. J'aime comprendre, j'aime me fondre, me perdre même ... (Un temps) Tu en vois beaucoup toi, des blancs dans les taxis clandos ?

Je voudrais te montrer quelque chose.

Guy : Tu arrêtes de bouder maintenant. Qui a dit que ce serait un spectacle facile ? Je voudrais te montrer quelque chose !

François : (très peu convaincu) Ouais, vas-y montre !

Guy : (qui l'imité) Ouais vas-y montre ! Si tu le prends comme ça ... (tente une réconciliation) C'est dommage parce que c'était vraiment intéressant.

François : (qui sourit enfin) Bon vas-y !

Guy : Ha ça c'est mieux ! Voici un objet dont je ne me sépare jamais quand je vais là-bas. Un jour, une amie m'a emmené chez son Marabout. Il a réalisé un gri-gri pour moi, celui-là, je l'ai aussi avec moi mais je ne le montre pas ! En rentrant à la maison, en Belgique, je l'ai montré à mon fils, qui avait 4 ans. Je lui ai expliqué ce que c'était, et, lorsque, plus tard je suis reparti, il m'a fabriqué celui-ci : c'est fait avec la patte de son « Elie-phant » sa peluche pour dormir, et, à l'intérieur, il y a un petit papier -il apprenait à écrire- : « *Mon amour de père, je t'envoierai plein de bisous et enfin, il faut que maman dise oui, je t'aime* » Et puis, au verso, il y a un mot de ma femme qui répondait aux desiderata de son fils mais bon, ça ...

François : C'est de la cuisine interne !

Guy : Exactement ! Tu sais, une des choses m'a toujours impressionné partout où j'ai été en Afrique, que ce soit au Cameroun, au Togo, au Sénégal surtout, au Burkina aussi bien sûr, c'est la force de la spiritualité, la présence presque physique des forces qui nous dépassent : qu'on les nomme Dieu, Allah ou Esprits de la Nature. Quand je suis en Afrique, il m'est impossible de m'en extraire. Ces forces me font du bien, elles m'apaisent l'âme, elles mettent de l'ordre dans le chaos, elles donnent du sens là où notre raison s'arrête.

(On entend, en bande son, un extrait du « Collier d'Hélène »)

Guy : Je suis à Dakar, lors de la création du Collier d'Hélène. Ce jour-là je dois payer les salaires et je me rends dans une agence bancaire. En chemin, je ne pense qu'à une seule chose : je n'arrive pas à mettre en scène un moment du spectacle. Hélène rencontre une femme dans cette ville dévastée par la guerre civile. Cette femme est à la recherche de son fils disparu, probablement mort. Ces deux femmes traversent toute la ville en passant par les grands boulevards, des rues étroites, des escaliers, des toits. Je dois montrer ce mouvement sur un espace de huit mètres par huit mètres. .

François : Tu entres dans l'agence, tu prends l'argent, une grosse somme et, en sortant, tu es accosté par une mendicante. Tu te dis : une de plus !

Guy : Oui, c'est ce que je me dis. Mais elle a dans les bras deux enfants, deux petits garçons : deux et trois ans à peine ! La mère parle en Wollof, je ne comprends pas, elle me montre ses enfants. Elle montre les oreilles du plus grand.

François : Il souffre d'une terrible infection, du pus coule de son oreille gauche, l'autre est couverte de ... Quant au plus petit, ses yeux sont fermés par ce qui ressemble à une conjonctivite terrible. Et tu penses ...

Guy : Ces enfants pourraient être les miens.

François : Et tu cherches à comprendre.

Guy : Un passant m'explique que cette dame s'appelle Awa.

François : Awa qui veut dire Eve, la première femme !

Guy : Elle cherche de l'argent pour soigner ses enfants. Il n'y a pas de dispensaires gratuits ?

François : La dernière fois elle a payé en vendant son plus beau boubou. Maintenant, elle n'a plus !

Guy : Et cette Maman me touche.

François : Et tu décides de l'aider ! Pourquoi ?

Guy : Je ne sais pas. Parce que cela doit être. *(Un temps)*

François : Et elle t'emmène vers chez elle, à travers un quartier de Yof en pleine construction.

(Commence un jeu à deux qui reprend les déambulations des deux protagonistes dans le quartier)

Guy : En chemin, elle croise des connaissances. Elle marche vite et, dans la chaleur, je peine à la suivre, parfois, elle disparaît au détour d'une rue. Elle interpelle des gens, des femmes pauvres pour la plupart. Je ne comprends pas ce qu'elle dit ...

François : *(il parle en langue et donc ce qui suit est traduit)*

- Bonjour, Anta, je vais à l'hôpital, soigner les enfants.
- Qui c'est le petit blanc là qui t'accompagne
- Il a l'argent pour payer le docteur et les médicaments pour Moussa et Gibril

Guy : J'entends « Toubab », je reconnais un nom : Moussa je crois. Et on s'enfonce de plus en plus dans le quartier. Je suis même un peu inquiet. J'ai une grosse somme d'argent sur moi ... Serait-ce un piège ?

François (*même jeu*) :

- Ou cours-tu comme ça ?
- Je vais en ville ma sœur !
- Avec l'homme blanc ? Attention à ton mari là !
- Tais-toi mécréante !

Guy : Et on arrive chez elle ... (*le mouvement s'arrête brusquement*) Elle habite au rez-de-chaussée d'un immeuble en construction, entre les poutres de soutien, les pelles, les tas de sable et les sacs de ciment ...

François : Les entrepreneurs et les propriétaires permettent aux pauvres d'habiter dans les chantiers, le temps de la construction.

Guy : Elle se change rapidement, passe une robe pour aller en ville, je la mets dans un taxi et elle part vers l'hôpital. Le lendemain, elle vient chez moi avec l'ordonnance de médecin.

François : 65 000 francs cfa. à la pharmacie.

Guy : Cette femme a eu besoin de l'équivalent d'un an de son revenu habituel pour soigner ses enfants ... une seule fois. Si je raconte cette histoire c'est que, cette femme qui s'appelait Awa, par sa course dans son quartier, m'a montré le chemin à suivre pour mettre en scène la comédienne Awa Sene Sarr dans mon spectacle.

François : Qui a donné ? Qui a reçu ?

Guy : Et jamais mon travail n'a été aussi juste. Il y a des jours comme ça où on se sent, Belge à Dakar, à sa place sur la terre. Et ça c'est rare, et pour moi, ça se passe en Afrique !

François : (*Il montre une reproduction du « Radeau de la Méduse »*). Quand j'ai été visiter le Louvres à Paris, je suis tombé en arrêt devant cette toile : « Le radeau de la Méduse », le peintre s'appelle Géricault. Ça représente les survivants du naufrage d'un bateau. Ces hommes vont mourir : on voit la vie, la mort, l'espoir, le désespoir.

C'est une histoire vraie : ce bateau emmenait des colons au Sénégal au début du XIXème siècle. Il s'est échoué au large des côtes mauritaniennes. L'histoire raconte que les survivants ont pratiqué le cannibalisme. Cette peinture me bouleverse. (*Un temps*).

Et les cathédrales, un doigt pointé vers le ciel, immense. Tu vois ça et tu te dis que le gars qui a pensé ça, qui a eu l'idée de ça, c'était un Grand. Inspiré par plus grand que lui encore. Avec les cathédrales, l'homme lance un défi au temps ! Comme quand tu plantes un Baobab, ce n'est pas pour toi, c'est pour le fils de ton fils et tous ceux qui suivront. Et face à ça, tu te sens petit.

Et puis, les librairies et les bibliothèques avec tous ces livres.

Guy : Merci !

François : Oh oui ! Et la Bibliothèque François Mitterrand, Guy, tu as vu ça ? A Paris, c'est immense, 20 étages, un bâtiment en forme de livre ouvert, tout en verre. Et ça ...

Guy : Et cà ... ! 1981 ! Election de François Mitterrand, je me souviens, à la télé, le soir du second tour. Juste avant 20h00. Sur tous les écrans, s'affichent côte à côte, les visages de Giscard et Mitterrand. A 20H00 pile, apparaît sur l'écran le visage de ... François Mitterrand. François Mitterrand est président !

Ouaaaais !

(François commence à chanter la chanson de Manu Dibango « Bienvenue Welkom to Président », chanson composée à l'occasion de la première visite de Mitterrand au Cameroun)

Guy : Tonton, président. Tonton Président. Tonton Mitterrand président, *(ad lib)* ... *(Guy chante l'Internationale)* Après des années de victoire de la Droite, après de Gaule, Pompidou, Giscard, enfin, la gauche s'installe au pouvoir en France. Le peuple sort dans la rue. Les Champs Elysée se couvrent d'une marée humaine. C'est la fête à Paris et dans toutes les villes de France. Et même chez moi, à Liège, en Belgique, on fait la fête toute la nuit. J'ai des amis qui partent en Voiture à Paris : 400 km. !

Le jour de l'investiture, je me souviens. La foule remonte le Boulevard St Michel. Soudain, tout le monde s'arrête. Seul, François Mitterrand continue et se dirige vers le Panthéon, il entre, deux roses à la main, en dépose, l'une sur la tombe de Jean Moulin, le célèbre résistant et l'autre, sur la tombe de Jean Jaurès, figure historique du parti socialiste.

François chante toujours mais plus fort.

François : 1981 Centrafrique, André Kolingba renverse David Dacko

François : 1982, Haute Volta, Jean-Baptiste Ouédraogo renverse Saye Zerbo

François : 1982 Tchad, Hissène Habré renverse Goukouni Oueddei

François : 1983, Nigeria, Buhari renverse Shagari

François : 1984, Guinée, Lansana Conté renverse Louis Lansana Beavogui

François : 1984 Coup d'état en Mauritanie

François: 1985 Ouganda, Okello renverse Obote

François : 1985 Soudan, coup d'état

François : 1986 Soudan, nouveau coup d'état.

François : 1987, Burkina Faso, blaise Campaore assassine Thomas Sankara, son ami de toujours.

François : 1987 Burundi, Buyoya renverse Bagaza

François : toujours 1987 Tunisie, Ben Ali renverse Bourguiba

François : 1988 ... (silence) Réélection de François Mitterrand. Et je peux encore continuer comme ça pendant 7 ans. Et l'Afrique s'enfoncé encore et encore dans la ruine et la misère.

Guy : Et bien sûr, Mitterrand est responsable de tous ces coups d'états, de toutes ces guerres. Représentant du Grand Satan, du blanc pilleur des ressources ...

François : Je n'ai jamais dit ça. Et ne m'emmène pas sur ce terrain : blanc – noir. Je veux juste que tu comprennes que même si c'est le socialisme qui passe, rien ne change. Pour nous, de ce côté de la rivière, gauche ou droite, c'est la même chose. Un chef d'état, en tant que représentant de la nation, aura toujours pour seul et unique objectif de « préserver les intérêts stratégiques » de son pays. De Gaulle ne pensait pas autre chose quand il tirait déjà les ficelles du premier grand conflit post-colonial : la guerre du Biafra en 1967, 2 millions de morts. Tu crois toi que les gens de là-bas désiraient la sécession d'avec le Nigéria. Pas du tout, c'était ELF, la compagnie pétrolière qui voulait récupérer l'exploitation pétrolière dans cette région. L'ennemi véritable était très concret : Shell ! Les concessions pétrolières anglaises et hollandaises. Et les trois guerres au Congo Brazzaville, encore ces fameux intérêts stratégiques, encore Elf ...

Guy : *(il coupe François. Troublé, il cherche le fil de sa pensée)* Quand j'entends parler François comme ça. Excuse-moi François mais ... j'ai des sentiments qui montent en moi : l'exaspération, la frustration, la colère même. Parce que, comme vous l'entendez, François est intarissable sur l'Afrique, ses enjeux géopolitiques, son histoire. Il a une mémoire extraordinaire, encyclopédique. C'est une mémoire sur patte !
(François part dans le public)

-Attends François, reste près de moi, j'ai besoin de toi.

Je me rends compte que le spectacle part vers un endroit que je voulais justement éviter.

(Un temps, il fouille dans ses documents) Un des déclencheurs de ce spectacle, c'est une conversation que j'ai eue durant une création qui réunissait des acteurs congolais, sénégalais, belges et français. Pendant une séance de travail, un des comédiens français a posé une question aux acteurs africains ...

J'ai pris note de cet échange :

(Il fouille dans ses feuilles).

Guy : « Je voudrais savoir ... ce que vous pensez du fait que l'Afrique se rattache à son passé pour demander des subventions et des aides au développement plutôt que de ... euh ... » . Là, l'acteur parle à reculons, il s'embrouille ... « non, c'est pas ça que je voulais dire ... heu ... »

François : ... Plutôt que de travailler ! S'il avait eu les couilles, ce morveux aurait été au fond de sa pensée ...

Guy : Bon, et c'est une actrice sénégalaise qui répond :

François : « Votre question a le don de nous énerver ... vous ne pensez pas que trois siècles de colonisation cela laisse des séquelles. »

Guy : Pour la première fois Alima vouvoie Gregory.

François : « Finalement, ce n'est pas l'Afrique qui devrait tendre la main, mais le reste du monde et de l'Europe qui devrait partager. »

Guy : Et là, comme je suis particulièrement fatigué ce jour-là, je pète un câble : « j'en ai rien à foutre moi de la colonisation ... quand on me parle des siècles de colonisation ... c'est facile d'envoyer à la gueule de tous les Français et les Belges : « vous avez été des colons », j'en ai rien à foutre En 1960, à l'indépendance du Congo, j'étais même pas né. Moi, Guy Theunissen, j'ai colonisé personne, moi je suis là aujourd'hui. »

François : Et un autre acteur répond : « Tu ne peux pas balayer plusieurs siècles d'histoire d'un revers de main ... C'est facile aussi de dire « l'Afrique tend la main » ... »

Guy : Mais merde ! On ne va pas avancer si on s'enfonce dans le passé. Oui, il est douloureux, Oui il a des conséquences. Tous les jours. Combien de disputes a cours desquelles on me renvoie mon soi-disant passé colonial dans la figure. On me place dans une case pour me rendre bien identifiable : l'incorrigible colon, l'exploiteur, le blanc qui a l'argent et ne veut pas partager. Finalement, tout cela est rassurant. Que chacun reste à sa place : l'Occident coupable et l'Afrique victime.

(François applaudit ce discours cyniquement, lentement)

Guy : Tu me fais chier Ebouele.

François : Ce qui m'effraie, Guy, c'est votre ignorance.

Guy : L'ignorance de qui ?

François : C'est la tienne qui m'inquiète le plus !

Guy : Je ne nie pas les faits, bordel, je connais l'histoire ! Je te parle des gens qui me mettent dans une case.

François : C'est la case de la mémoire !

Guy : Mais ça me fait chier ça ! Tu comprends ça ? CA-ME-FAIT-CHIER !

François : Guy ! L'héritage, tu connais la définition de ce mot : *ensemble des idées et des valeurs morales transmises par les générations précédentes*. Nous sommes tous les deux les héritiers de notre histoire. Il n'y a entre nous, ni coupable, ni victime. On te fait croire que l'argent de tes impôts va en Afrique pour aider François Ebouele, et on me fait croire que si je souffre, c'est parce que Guy Theunissen, exploite l'Afrique. Toi et moi nous n'en sommes plus là, merde. J'ai fait un chemin vers toi, tu as fait un chemin vers moi. Guy, moi non plus je n'ai pas connu la colonisation, je suis né en 1971 ... et pourtant, j'en ai marre moi aussi qu'on m'envoie à la gueule mon statut d'Africain. Qu'on me soupçonne toujours de demander de l'argent. Même en rue, putain, si je demande mon chemin à Bruxelles, on me répond en levant les mains bien haut « J'ai pas d'argent !!! ». Je ne suis pas un mendiant putain !

Guy : Mais comment on peut en sortir de ça ? Il faudra bien un jour partager les responsabilités. Et qu'est-ce que ça raconte quand une partie du monde ne se reconnaît pas comme responsable ? Bongo, même soutenu par la France, il est innocent ? Mobutu, même mis en place par le gouvernement de mon pays, il est innocent ? Bagbo qui a mis son pays, la Côte d'Ivoire, à feu et à sang Russes, il est innocent ? Et les Hutus qui ont massacré 1 million et demi de Tutsi, ils sont innocents ? L'innocence c'est le lot des enfants, mais aussi des idiots ! L'Occident responsable, face à l'Afrique irresponsable ! Si ça ce n'est pas du néocolonialisme ...

François : Mais qui a dit que le peuple africain nie la responsabilité de ses dirigeants ? Nous ne sommes, ni des enfants, ni des idiots. Chacun ici sait que ceux-là sont les pantins de l'Occident. Bien pire que des pantins : les complices de la prédation de leur propre pays. Il faut que cesse le soutien aux dictateurs, POINT. Il faut que cesse le pillage des ressources, POINT. Tu sais ce à quoi on assiste aujourd'hui ? A la recolonisation de l'histoire de la colonisation, et ça, c'est l'ultime colonisation. *(Il fouille dans ses notes)* Tiens ici : Discours de campagne électorale de Nicolas Sarkozy, l'homme sans honte. Un homme est dangereux dès lors qu'il n'a plus honte !

A ce moment, Il n'est pas encore président de la République, il déclare :

« Le rêve européen ne fut pas tant un rêve de conquête, qu'un rêve de civilisation. Cessons de noircir le passé de la France. Je veux le dire à tous les adeptes de la repentance : de quel droit demandez-vous aux fils de se repentir des fautes de leurs pères, que souvent leurs pères n'ont commises que dans votre imagination ? »

J'ai des chiffres Guy ! Entre 1980 et 2004, pour 1 € prêté par les grandes banques internationales à l'Afrique, cette même Afrique en a remboursé ... 8 !

Mais alors, on se dit, avec un tel remboursement, la dette n'existe plus !

Connerie : sur la même période, cette dette est passée de 61 à 216 milliards. Multiplié par 4 !

Mais on oublie une chose, c'est la coopération. C'est d'ailleurs, grâce à cet argent que nous sommes allés travailler à Ouaga, toi et moi.

Chiffres de 2008 : pour 54 milliards d'aide à la coopération, il y a 436 milliards de remboursement de la dette.

Les fautes de leurs pères, que souvent leurs pères n'ont commises que dans votre imagination ? Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne cesseront de glorifier le chasseur.

Guy : Mais moi là-dedans, qu'est-ce que j'ai à voir là dedans, qu'est-ce que je peux faire ? QU'EST-CE QUE JE PEUX FAIRE ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est la question que posait Hélène face aux victimes de la Guerre civile dans « Le Collier d'Hélène ».

(Un long temps)

François : Prier !

Guy : *(Un temps)* Prier, ce n'est pas ce à quoi je penserais en premier lieu.

François *(Un temps)* Qu'est-ce qu'on peut faire ? Elle répondait quoi Hélène ?

Guy : Rien ! Elle ne savait pas ! Ou plutôt si, à la fin, elle décide de témoigner. De clamer partout : « On ne peut plus vivre comme ça ».

François : C'est bien !

Guy : C'est un passant qui lui dit ça. Elle lui demande « Qu'est ce qu'on peut faire ? » Alors l'Homme lui répond : « Je ne sais pas. Peut-être, quand vous retournez dans votre pays, sur le petit carré qui vous appartient, dites-le de temps en temps: on ne peut plus vivre comme ça. Dans les soirées, avec vos amis, quand vous buvez du vin, quand vous regardez par la fenêtre la ville toute blanche, si paisible et si bien ordonnée, dites-le, même si personne ne comprend, même si vous n'êtes plus certaine de savoir d'où vous vient cette phrase parce que ça fait longtemps, et c'est si loin, à l'autre bout de la terre. Dites-le. »

François: On ne peut plus vivre comme ça.

Guy : Promettez-moi.

François : D'accord. Je vous le promets. *(temps)* Et ça c'est une prière mon frère !

Guy : Oui, c'est une prière !

François ! (*il cherche dans ses documents et donne un livre à François*). Discours de la députée d'Outre-Mer Christiane Taubira, 18 février 1999. Ce discours signera la reconnaissance de l'esclavage et de la traite des esclaves en tant que crime contre l'humanité.

Guy : Dès le début, l'entreprise de la traite fut marquée par la férocité. Quinze années ont suffi pour faire totalement disparaître d'Haïti ses premiers habitants, les Amérindiens.

François : 15 ans pour vider une île entière de sa population !

Guy : Alors qu'on en dénombrait 11 millions le long des Amériques en 1519, ils n'étaient plus que deux millions et demi à la fin du 16^{ème} siècle.

François : « Les fautes que leurs pères, n'ont commises que dans votre imagination ». quatre-vingts ans pour supprimer neuf millions de personnes de la surface de la terre.

Guy : Comment ils ont fait. Enfin, techniquement je veux dire (*Il repasse derrière sa table et calcule sur un feuille de papier*) Disons, une personne par heure, 24 heures par jour, ça fait 1000 ans ... donc, il faut en tuer 12 par heure pour arriver au compte ... Un assassinat toutes les 5 minutes pendant 80 ans !

Guy : (*Il brandit un nouveau livre*) Las Casas, au 16^{ème} Siècle, il est évêque du Chiapas au Mexique. Lors d'un procès que l'on appellera, la controverse de Valladolid, il défend les indiens comme étant des enfants de Dieu et donc, pourvus d'une âme. Il évoque les étranges pratiques des conquérants espagnols (*il passe le livre à François*)

François : « Tout nous est bon. Mais le fer surtout car la poudre est chère. Quelquefois on les embroche par groupe de treize, on les entoure de paille sèche et on y met le feu. D'autres fois on leur coupe les mains et on les lâche dans la forêt. (*un temps*) Pourquoi par groupe de treize ? Las Casas explique : « Pour honorer le Christ et les douze apôtres! Oui, je vous dis la vérité. Le Seigneur a été "honoré" par toutes les horreurs humaines. Quelquefois on saisit les enfants par les pieds et on leur fracasse le crâne contre les roches! »

(... *François ne peut plus continuer ...*)

Guy : Ou bien on les met sur le gril, on les [..] (*Guy ne peut pas continuer, lui non plus*). J'ai vu des cruautés si grandes qu'on n'oserait pas les imaginer. Aucune langue, aucun récit ne peut dire ce que j'ai vu.

François : « Des fautes que souvent leurs pères n'ont commises que dans votre imagination ».

Guy : Las Casas a gagné son procès, il démontre que les Amérindiens sont bien dotés d'une âme. A partir de ce moment, leur esclavage est aboli.

François : Ironie de l'histoire, il a bien fallu que le conquérant se tourne vers une autre source de main d'œuvre gratuite. C'est ainsi que Las Casas les oriente vers des être soi-disant privés d'âme. C'est de ce jour qu'a commencé la traite des esclaves en Afrique. Avec la bénédiction du pape !
(*Un long temps*)

Guy : Aimée Césaire, discours sur le colonialisme, 1955.

François : «Ce n'est pas par la tête que les civilisations pourrissent. C'est d'abord par le cœur »

François : Patrice Lumumba, la veille de son assassinat, écrit une lettre à sa femme :

« Ma compagne chérie, je t'écris ces mots sans savoir s'ils te parviendront, quand ils te parviendront et si je serai en vie lorsque tu les liras. L'histoire dira un jour son mot, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera à Bruxelles, Washington, Paris ou aux Nations Unies, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme. L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité. »

Guy : Une histoire de gloire et de dignité. (*Il prend un livre*). Isabel Allende, la nièce de Salvador Allende, président mort le jour du putsch militaire de Pinochet en 1973 au Chili. Elle termine son livre « La maison aux esprits », par ces mots : elle parle de son pays sous la dictature.

Guy et François : « Tout n'était qu'ordre, calme et propreté, avec cette paix à toute épreuve des consciences sans mémoire »

François : (*tout en brandissant le portrait de Patrice Lumumba*) Des fautes que leurs pères n'ont commises que dans votre imagination. (*On entend que monte la musique : « Indépendance, Cha-cha ».* François et Guy commencent à danser.)

(*Pendant la musique et tout en dansant*)

Guy : 1969. J'ai 6 ans. Cette nuit-là, je vois sur la télé des voisins, les Américains qui posent le pied sur la lune.

François : 1977. J'ai 6 ans. J'entre à l'école.

Guy : 1971. J'ai 8 ans. Ce jour-là, mon instituteur me gifle tellement fort que je traverse toute la classe sur un pied.

François : 1980. J'ai 9 ans. Monsieur Damas, mon Maître d'école primaire. La couleur de son costume nous annonçait l'état de son humeur : blanche, noire ou rouge !

Guy : 1978. J'ai 15 ans. Jacques Brel est mort.

François : 1982. J'ai 11 ans, le Cameroun rentre de la coupe du Monde en Espagne sans avoir subi de défaite.

Guy : 1979. J'ai 16 ans, pour la première fois, il y a une fille dans mon lit.

François : 1984. J'ai 13 ans, j'échange des biscuits parlants avec une fille pendant toute l'année. Nous n'aurons jamais un rendez-vous.

Guy : 1981. J'ai 17 ans, j'entre à l'Université : faculté de psychologie et sciences de l'éducation.

François : 1987, j'ai 16 ans et Thomas Sankara est assassiné au Burkina Faso.

Guy : 1983. J'ai 20 ans.

François : 1988. J'ai le même sentiment qu'aujourd'hui : ma mère me manque.

Guy : 1986. J'ai 23 ans, au Mondial de foot à Mexico, la Belgique est en demi-finale contre l'Angleterre ;

La musique fond. François et Guy parlent en même temps : on entend donc les deux récits mêlés. C'est construit comme un chœur.

François : Je me souviens. Novembre 1989. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Guy : Je me souviens. Novembre 1989. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Guy : Ce soir-là je rentre d'une répétition générale ;

François : Ce jour-là, je rentre d'un match de foot

Guy : Et comme souvent, je zappe à la télévision. Et je tombe sur les premières images de la chute du mur de Berlin.

François : et je découvre mon père sous la véranda de la maison, la tête dans les mains (*un temps*) il pleure !

Guy : C'est la nuit, les gens sont debout sur le mur en train de chanter de hurler leur joie. D'autres s'attaquent au mur à la masse, dix, vingt, trente personnes, hommes, femmes, enfants, tous ensemble pour créer les premières brèches dans ce putain de mur.

François : Je ne sais pas pourquoi il pleure. Je me tais, je ne pose pas de question. Chez moi on ne pose pas de question quand un père pleure.

Guy : Et je pleure.

François : car un père ne pleure jamais.

Guy : Oui je pleure parce qu'on voit aussi les foules qui traversent la frontière à Check Point Charly, qui embrassent les militaires qui ne savent plus quelle attitude emprunter

François : Le lendemain, j'apprends que les cours des matières premières se sont effondrés. Mon père était un petit producteur de café : les jours qui ont suivi la chute du mur de Berlin ont vu le prix du kilogramme de café passer de 5000 francs CFA à 350 francs !

Guy : Les femmes embrassent les militaires à pleine bouche. Les hommes leur offrent des fleurs qu'ils placent au canon de leur arme.

François : Tu imagines ça.

Guy : ... La fleur au fusil !

François : Jusque là, l'affrontement des deux blocs faisait que les cours étaient maintenus. L'Ouest avait bien trop peur que les communistes étendent leur pouvoir en Afrique.

Guy : Et je pleure parce que moi, j'ai vécu les 25 premières années de ma vie en pleine guerre froide.

François : Alors, pour éviter la peste bolchévique, le Monde libre, comme on l'appelait alors, soutenait les populations en maintenant les prix des denrées alimentaires

Guy : La terreur nucléaire .

François : ... suffisamment pour étouffer toute révolution

Guy : La guerre froide. En 1983, il y a eu un tremblement de terre à Liège là où j'habitais. Ca c'est passé en pleine nuit et vous savez la première chose qui nous est passée par la tête cette nuit-là ? Qu'un putain de missile soviétique était tombé sur Bruxelles.

François : C'est la première mort de mon père. *(Un temps)*

Guy : C'est dingue non

François : Mon père a été ruiné,

Guy : La peur dans laquelle on vivait !

François : Il a du abandonner ses terres, vendre la maison.

Guy : Et le lendemain, Rostropovitch, le grand violoncelliste, improvise un concert au pied du mur, assis sur une chaise dans la poussière : une suite de Bach ...

François : En même temps, le bar-restaurant que ma mère avait ouvert avec toutes ses économies s'est envolé dans la fumée d'un incendie. Mais ça c'est une autre histoire ! Et j'ai vu mon père pleurer.

On entend le son de la suite de Bach qui enfle

Guy : Et j'ai pleuré.

François : En 2007, mon père décide de m'accompagner à l'aéroport. Cet avion va me conduire en Belgique où je vais m'installer avec ma future femme. Après le Check-in, il me demande de prendre un dernier verre avec moi. Cet homme qui parle peu, a besoin de m'entretenir. On boit la bière, les minutes s'égrènent.

-Tu sais fils, j'ai plus de 85 ans aujourd'hui et je pense que nous ne nous reverrons plus en ce monde. D'un revers de mots, je tente en vain de chasser ce sombre présage.

-Mais Papa, tu es solide comme un roc, en pleine santé, tous les jours tu pars aux champs.

-Je suis fier de toi mon fils. Moi j'ai fait mon temps, c'est à toi maintenant. Quel que soit le bruit que tu entendras, ne te retourne pas. Continue à marcher, vas-y !

Deux semaines plus tard, j'apprends qu'il s'est fait renverser par une grosse moto. Je l'appelle à l'hôpital, il me dit que tout va bien, on s'occupe bien de lui. Et il ajoute : si c'est mon heure, je suis prêt. Et il raccroche.

Guy : Un soir de mars 1987, mon père a rassemblé ses amis autour de lui. J'avais 23 ans, j'étais petit encore et mon père mourait d'un cancer du poumon. Ce soir-là, il a ouvert une bouteille de champagne, a servi tout le monde. Lui-même y a trempé ses lèvres, il ne pouvait plus avaler. Quand chacun a fini son verre, il a dit : « allez les enfants, il est l'heure ! » Chacun est rentré chez soi et il est mort dans la nuit. Il a raccroché.

François : Bizarre de parler de la mort comme ça, à cet endroit du spectacle. Je pense à mon père que j'ai porté en terre il y a deux ans. Je pense au rituel du Sadaka, le rituel des morts et des ancêtres chez moi.

Guy : « Allez les enfants ! » Est-ce que les morts vont venir nous rejoindre sur scène. Je pense que toujours, au théâtre nous jouons avec nos fantômes : ils peuplent la scène, toujours avec bienveillance, je crois. Avec le sourire de ceux qui sont passés et pour qui c'est fini. Ils te regardent, et si tu les écoutes, ils t'indiquent le chemin. Le chemin juste, parce qu'ils n'ont plus peur. Je pense à mon frère Paul, mort à 18 ans. Tu es là ? J'imagine, nos deux pères, là-haut dans les cintres, accoudés à une perche d'éclairage. Ils nous regardent

François : et Jonas dit à Joseph : - Ils sont bien les petits !

Guy : Ja ze zijn fijn ! Oui, ils sont biens !

François : Et dis-moi papa, ils font quoi ?

Guy : Ze maken mensen wenen ... Ils font pleurer les gens

Guy et François éclatent de rire

Guy : Oui, les morts, ils arpentent la scène.

François : Ils nous regardent avec les yeux de ceux qui savent.

Guy : Ils nous regardent avec bienveillance. Ils nous ramènent à notre mémoire, nous plongent dans nos souvenirs.

François : (*sourire*) La vie, la mort, le théâtre, Dieu

Guy : Et nous ... ici, ce soir ...

François : ... Réunis autour d'histoires que nous racontons.

François : Histoire !

Guy : Raconte !

François : Histoire !

Guy : Raconte !

(François pose trois bougies en triangle au sol)

François : 13ème siècle, la charte du Mandé.

Guy : Au 13ème siècle l'Europe patauge dans le moyen âge. Philippe Le Bel succède à Saint Louis, on massacre les Albigeois, puis l'inquisition décide la répression dans le sang des Cathares. Par ordonnance, on expulse tous les Juifs d'Europe, ceux qui restent sont massacrés et enfin, pour clôturer le siècle, on emprisonne, torture et exécute tous les membres de l'ordre des Templiers. La société de cette époque place les nobles tout en haut et les serfs, tout en bas, des esclaves.

François : Et pendant ce temps-là, Soundiata Keita, le fondateur de l'Empire Mandingue, l'actuel Mali, déclare la Charte du Mandé. La première déclaration des droits de l'homme de l'histoire de l'Humanité.

François : Les chasseurs déclarent : « toute vie est une vie. »

Guy : Les chasseurs déclarent : « la faim n'est pas une bonne chose. L'esclavage n'est pas non plus une bonne chose. Il n'y a pas pire calamité que ces choses-là, dans ce bas monde. » Les chasseurs déclarent.

François : « Tant que nous détiendrons le carquois et l'arc, la faim ne tuera plus personne au Mandé,

Guy : Si d'aventure la famine venait à sévir, la guerre ne détruira plus jamais de village pour y prélever des esclaves.

François : C'est dire que nul ne placera désormais le mors dans la bouche de son semblable pour aller le vendre. Personne ne sera non plus battu, à fortiori, mis à mort, parce qu'il est fils d'esclave. »

Les chasseurs déclarent :

Guy : « L'essence de l'esclavage est éteinte ce jour ». Les chasseurs déclarent :

François : « L'homme en tant qu'individu, fait d'os et de chair, de moelle et de nerfs, de peau recouverte de poils et de cheveux, se nourrit d'aliments et de boissons.

Mais son "âme", son esprit vit de trois choses :

Voir qui il a envie de voir (*Guy place une bougie*).

Dire ce qu'il a envie de dire (*même jeu*).

Et faire ce qu'il a envie de faire (*même jeu*).

Guy : Si une seule de ces choses venait à manquer à l'âme humaine, elle en souffrirait et s'étiolerait sûrement. »

Guy : En conséquence, les chasseurs déclarent :

François : « Chacun dispose désormais de sa personne.

Guy : Chacun dispose désormais de sa personne

François : Chacun est libre de ses actes, chacun dispose désormais des fruits de son travail. Tel est le serment du Mandé

Guy et François : A l'adresse des oreilles du monde tout entier. »

Apparaissent les deux visages des pères de François et Guy. Ils se retournent, dos au public.

François : C'est quoi le théâtre ?

Guy : C'est une question difficile ! Mille réponses.

François : Je ne peux pas te dire ça en deux phrases, papa. (*A Guy*) On a déjà beaucoup parlé.

Guy : Trop. La première discussion que nous avons eue sur ce spectacle, François m'a dit.

François : Aujourd'hui j'ai une chemise rouge, toi, une chemise jaune, mais finalement, on porte tous les deux des chemises. Nous sommes le produit du destin : on est nés à un endroit, cela, nous ne l'avons pas choisi.

Guy : J'avais pris des notes. J'avais écrit après ce premier jour : « François m'a mélangé, il s'intéresse à tout ce qui nous rassemble alors que je prépare un spectacle sur ce qui, malgré notre amitié, nous sépare ».

François : Deux ans plus tard, nous avons fait le chemin de deux hommes qui cherchent une vérité qui les rassemble. C'est ça faire du théâtre papa.

Guy : Et croire, le temps d'une représentation que le monde a changé.

François : (*doucement*) Histoire

Guy : (*doucement*) Raconte

François : (*plus fort*) Histoire.

Guy : (*fort*) Raconte !

Noir

Ouagadougou, le 18 février 2011, tombée de la nuit !